« Arbeit macht frei »

C'ÉTAIT la devise qu'on voyait à l'entrée principale du camp de concentration d'Oswiecim.

C'était une enseigne aussi belle que toutes les autres fabriquées par la propagande allemande et qui couvraient de leurs faux et de leurs mensonges une monstrueuse réalité.

J'ai déjà mentionné combien j'avais été frappée par la quantité de travail nécessaire pour l'organisation du camp. Il m'avait semblé que ce travail sollicitait mes mains et que mes mains se tendaient vers lui : canalisation du camp, pavage des rues, suppression des tas d'ordures, etc..., etc...

Cependant, j'ai fait bientôt connaissance du travail « créateur » dans un camp allemand et de sa signification.

Tout de suite après l'appel, à 6 heures en été et à 7 en hiver, nos colonnes traversaient la clôture des barbelés en se rendant au travail dans les champs.

Des détachements comptant chacun plusieurs centaines de femmes se formaient dans cette ruche humaine. Les aryennes vêtues de robes rayées avec des fichus noués sur la tête, chaussées de sabots, portaient leurs écuelles sous le bras et leurs cuillères dans les boutonnières de leur corsage. Les Juives étaient vêtues d'uniformes militaires en treillis, hérités des prisonniers soviétiques exterminés. Les vêtements des Juives, qu'ils fussent militaires ou civils, portaient au dos des croix peintes.

On voyait du côté gauche de la poitrine chez toutes les détenues un bout de chiffon blanc portant leur numéro, le même qui était tatoué sur leur avant-bras gauche. Des surveillantes pour la plupart allemandes, le bâton à la main, se tenaient à quelque distance de la porte de sortie en maintenant l'ordre et en nous forçant de marcher au pas au commandement « links, links ! » (gauche, gauche).

Elles marchaient ainsi à coups de bâtons, les victimes de la culture germanique, du « Herrenvolk » victorieux, les victimes des bandits teutons.

La misère et l'humiliation de ces rangs d'ombres humaines qui battaient avec leurs galoches la mesure du commandement « links, links », témoignaient de l'orgueil triomphant et bestial des Nazis.

A l'entrée, les femmes S.S. comptent les rangs en s'aidant de leur canne. Si les détenues sont en retard et n'arrivent pas à maintenir la cadence et

brisent l'uniformité des rangs, ce sont alors les cannes qui se brisent à leur tour sur leur dos et leur tête.

Les gardiens S.S., tenant des chiens en laisse, attendent devant la porte. En tirant sur la laisse, les gueules ouvertes, montrant leurs crocs et aboyant comme des possédés, les chiens s'efforcent d'atteindre les colonnes de femmes qui sortent.

Toute notre attention est tendue, nous avons peur de ne pas garder le pas, de perdre nos sabots, d'attraper un coup de bâton sur la tête, de tomber dans la gueule des chiens. C'est ici devant la porte que le commandant du camp assiste du haut d'une estrade, la poitrine bombée, le regard fier, au défilé des misérables. C'est une Europe vaincue qui marche devant lui : Polonaises, Françaises, Russes, Yougoslaves, Hollandaises, Belges, Grecques. C'est ici également que se tiennent « les chefs » qui dirigent les travaux, tous des S.S. Un cortège infini, des milliers et des milliers de femmes détenues qui se rendent au travail, s'allonge sur la route d'Oswiecim.

Toutes doivent travailler, même les malades, car on ne reçoit dans les baraques que celles dont la température dépasse 39°. Aussi ne manque-t-il pas dans la colonne des femmes qu'il faut traîner en les soutenant sous les bras. Le pire est le sort de celles qui sont sorties de l'hôpital après le typhus. Leur organisme est épuisé, leurs jambes sont enflées et impotentes, mais comme elles

n'ont pas de fièvre et qu'elles étaient restées couchées plusieurs semaines dans une baraque sanitaire, elles sont considérées officiellement comme bien portantes et, par conséquent, obligées de travailler. Il est interdit de rester dans la baraque. L'ordre est formel et les préposées, également détenues mais bien entendu nommées par les autorités du camp, se conforment strictement aux règles. Mais comme l'on sait, celles-ci peuvent être élastiques, c'est pourquoi les malheureuses malades supplient la préposée au bloc de les cacher quelque part dans une baraque. Quelques favorisées font exception, mais on n'a pas d'égard pour la majorité, pour la masse. Je n'oublierai jamais cette vieille femme qui, à genoux, les bras levés, suppliait la préposée de la garder dans la baraque. Mais cette surveillante du bloc connue dans le camp entier par sa cruauté sauvage répondait à la suppliante à coups de poings à la figure. Battre les femmes pour les forcer à se rendre au travail dans les champs était une chose courante qui semblait remplacer la prière du matin. Chaque baraque était obligée de fournir un nombre déterminé de travailleuses indépendamment de leur état de santé. La distance qui séparait le camp du lieu de travail était de 10 kilomètres. C'était un martyre pour les malades graves, un supplice pour les bien portantes qui les soutenaient sous les bras et les traînaient ainsi. La malade ne pouvait retarder la marche de la colonne, ni rester en arrière,

car alors le chef et les surveillants lui lançaient des coups de pied et lâchaient les chiens sur elle. Si une femme tombait et ne pouvait se relever, les S.S. la frappaient à mort à coups de bottes. Les cadavres ne s'enfuient pas, ils peuvent rester sans surveillance et c'est la colonne sur son chemin de retour qui les ramassera et traînera jusqu'au camp. Il faut que le cadavre rentre avec la colonne, car il faut que le chiffre des rentrées concorde avec celui des sorties. Chaque jour et presque chaque colonne rapportait en rentrant sur des brancards trois ou quatre cadavres. Le retour des colonnes est salué à la porte du camp par un orchestre. Le cortège passe au rythme d'une mélodie légère de marche; des ombres d'êtres humains traînent, pliant sous le poids des cadavres de leurs compagnes de misère.

Comme nous haïssions la musique !

Les colonnes se rendaient au travail dans les champs chaque jour et par n'importe quel temps. On travaillait de 6 heures à 18 heures en été et de 7 à 16 en hiver. On nous donnait notre soupe du soir après notre retour des champs; nous travaillions par conséquent sans avoir mangé, car il était difficile de considérer comme un déjeuner le café noir du matin sans sucre et sans pain.

Le travail constituait un but en soi et servait en même temps de moyen d'oppression. On nous avait même enlevé cette consolation que notre peine puisse être de quelque utilité.

Aussi, combien naïve avait été l'ardeur avec laquelle j'avais voulu organiser par nos propres forces le travail ayant pour but d'améliorer l'installation du camp. Des monceaux d'ordures s'y accumulaient, nous nous noyions dans la boue et cependant, une colonne composée de centaines de personnes était chargée d'apporter au camp d'une distance de plusieurs kilomètres deux ou trois briques pour les jeter dans des fosses de drainage. On refaisait cette course plusieurs fois par jour. Quelques jours après, quand les fosses étaient déjà remplies de briques, notre tâche consistait à les en retirer et à les placer en tas. Ensuite, nous jetions dans les fosses ainsi vidées de grandes pierres que nous allions chercher encore à quelques kilomètres de là et nous marchions ainsi la journée entière chargées de notre fardeau. Quelque temps après, on retirait à leur tour les pierres des fosses et ce travail continuait en nous enlevant nos forces et en nous épuisant au point de vue physique et moral.

Transporter la neige d'un endroit à l'autre constituait également une des tâches à laquelle nos pieds devenaient engourdis et nos mains gelées pendant les grands froids. Bien des femmes ont eu la figure et les membres inférieurs gelés en poursuivant cette « œuvre créatrice ».

Condamnées à de telles tâches, nous préférions presque creuser les fossés. Certes, les pelles étaient lourdes, les mains n'en pouvaient plus, souvent

nous étions obligées de rester dans la boue et dans l'eau, mais au moins notre effort produisait-il un effet visible. Toute la surface du camp de concentration dans un rayon de 40 kilomètres, était couverte de boue et de marais. Aussi la tâche principale de toutes les colonnes consistait-elle à creuser des fosses de drainage. Le travail dans les marais était le plus dur. Nos pieds plongeaient dans la boue au-dessus des chevilles, il était difficile de soulever les pelles auxquelles la terre glaise était collée; il fallait transporter la boue assez loin. Et même lorsqu'on passait par un endroit relativement plus sec, le malicieux gardien nous poussait ou bien plaçait son chien de façon à nous obliger à marcher là où notre jambe se mouillait jusqu'aux genoux. On ne pouvait pas éviter d'avoir les pieds toujours humides. En hiver, notre travail consistait non seulement à creuser les fossés, mais encore à démolir les maisons dans les villages environnants d'où l'on chassait les populations. Nous abattions les murs à coups de pics. Nos mains perdaient toutes leurs forces, nos reins semblaient craquer, le ventre nous faisait mal.

Nous préférions déjà le travail estival, les labours, la moisson bien que les journées fussent lourdes et plus longues, mais ça n'épuisait pas autant notre organisme. Des chefs S.S. spéciaux dirigeaient ce travail. Leur tâche consistait à le répartir et à surveiller son exécution. Ils étaient en fait les maîtres de notre vie et de notre mort. J'ignore

si leur compétence dans le traitement qu'ils nous infligeaient et dans l'art de disposer de nos vies avaient des limites.

Un jour, on avait soupçonné deux femmes d'avoir eu l'intention de s'enfuir. Le chef maltraita d'abord une des victimes : il la battit, il la piétina au point que les tiges de ses bottes étaient couvertes de sang, il lança contre elle son chien qui se mit à la déchiqueter. Tout cela se passait en la présence de toute la colonne en guise de leçon pour nous. Ensuite, il l'obligea à se traîner le long des rangs et à répéter que c'est ainsi qu'on châtiait celles qui voulaient s'enfuir. La malheureuse se traînait en criant qu'elle avait laissé chez elle quatre gosses, qu'elle voulait y revenir, mais qu'il était faux qu'elle aurait essayé de fuir. On la laissa souffrir encore pendant quelques heures, et ensuite s'éloigner de quelques pas pour lui tirer dessus. L'autre victime subit le même martyre. Mais on fit durer cette scène une journée entière afin que nos nerfs eussent leur part suffisante d'émotions et que la leçon fût bien gravée dans notre mémoire. Nous portâmes ce jour-là au camp deux cadavres de plus. J'ignore si ces deux femmes avaient eu l'intention de se sauver, mais l'on pouvait toujours trouver une apparence de raison pour donner libre cours à sa haine et à sa soif de sang. Une autre fois, notre chef ne fit que s'amuser. C'était un blanc-bec de 20 ans environ qui devait aux Polonais sa main déformée par un

coup de fusil; c'était un intellectuel issu de la tribu des Junkers. Il voulait se rappeler s'il savait encore bien tirer. Il envoya un détenu à une grande distance pour chercher sa bicyclette et il lui tira dessus en le tuant net.

Les Allemands n'aimaient pas frapper peu. Quand ils battaient quelqu'un, ils étaient pris d'une véritable fureur et ils donnaient en même temps libre cours à leur pouvoir, à leur conscience d'être le peuple des maîtres teutons. Il ne restait jamais beaucoup de vie dans une victime qui sortait de leurs mains.

Je n'ai jamais pu comprendre qu'un homme haut de 2 mètres, bâti comme un ours, pût battre de ses propres mains une misérable petite femme de la taille parfois d'une petite fille.

C'était en août 1944, juste avant le départ de notre transport, que la chose eut lieu. Un chef également jeune, n'arrivait pas à compter notre colonne. Il y avait une averse, la pluie tombait à torrents; il se mit à frapper à coups de bâton une femme après l'autre et enfin il les fit se mettre à genoux sur la route, dans la boue, les bras levés et il courut lui-même s'abriter sous un toit. Et nous autres agenouillées, les bras levés, nous nous jurâmes la vengeance ! Nous étions couvertes de boue jusqu'à la ceinture, mouillées jusqu'aux os, car l'eau coulait le long de nos bras mouillés sous nos chemises. Bien des femmes pleuraient, je pense non pas de douleur, mais d'une rage impuissante.

Tuer à coups de poings, enterrer, fusiller une détenue, ne dépendait que de la fantaisie et du bon plaisir du chef qui était d'autant meilleur qu'il était plus lâche.

Pour les aider, les chefs avaient des détenues désignées exprès, qui étaient pour la plupart des Allemandes. Elles faisaient fonction de surveillantes et de « kapo » (police auxiliaire) responsables du travail. La « kapo » portant un brassard jaune avait à sa disposition les surveillantes. Il est inutile d'ajouter qu'on choisissait pour ces fonctions des types particuliers. Placées tous les quelques pas le long d'une colonne qui travaillait, elles surveillaient afin que nulle femme ne s'arrêtât. Il n'était pas permis de se redresser un instant ou bien de laisser reposer ses mains. Il fallait remuer tout le temps car les surveillantes voyaient tout ce qui se passait dans leur secteur et ne cessaient de hurler : « Beweget euch, beweget euch » (remuez, remuez). Il ne fallait pas penser à ne pas obéir, car la surveillante tenait en mains un gourdin qu'elle n'épargnait pas et d'ailleurs, nous étions toujours en train de nous remuer pour ne pas entendre cet aboiement de chien de nos surveillantes. La question ne se posait pas de nous reposer quelques instants ou de nous asseoir, à moins que la surveillante ne se fût éloignée pour se réchauffer auprès du feu ou ailleurs.

D'ailleurs la surveillante elle-même a peur du chef et, d'autre part, on ne renonce pas à une

situation aussi commode. On ne travaillait pas toute la journée, on pouvait se mouvoir, se chauffer près du feu, toucher une nourriture meilleure, sans parler de la satisfaction de son amour-propre et d'autres profits à côté.

On pouvait soudoyer une surveillante ou une « kapo » pour obtenir un travail moins dur, pour ne pas être envoyée dans un secteur où la boue était plus grande, etc... mais si quelqu'un manquait en principe de scrupules, la procédure de concussion ne rapportait pas en général, car la cupidité des Allemandes n'avait pas changé depuis des siècles et, comme dit Mickiewicz : « L'Allemand a toujours faim, bien qu'il eût déjà tant mangé, et il ouvre sa gueule pour avaler tout ce qui nous reste. »

Cependant les surveillantes ne demandaient pas toujours quelque chose; elles prenaient toutes seules ce dont elles avaient envie en le payant à coups de poings à la figure.

Outre le travail des champs par lequel devaient passer absolument toutes les détenues (c'était un stage obligatoire), il existait aussi des travaux qui étaient considérés comme plus légers. Tel était surtout celui qui consistait à classer les effets ayant appartenu aux victimes du four crématoire. On travaillait dans différents dépôts où étaient gardés les vêtements, le linge, les chaussures, la literie et avant tout l'or. Sous le contrôle des surveillantes, des « kapo » et des S.S., les femmes classaient les paquets de vêtements suivant les genres, les qualités,

la taille par tas. C'étaient de véritables fabriques de vêtements grâce auxquelles le gouvernement allemand approvisionnait ses populations.

C'est ici également que nous nous fournissions par la voie de l' « Organisation » en linge de rechange et complétions les vêtements insuffisants qu'on nous donnait. Le vol des vêtements entraînait des peines diverses, quant à l' « Organisation » de l'or, elle était punie, dans la plupart des cas, de mort. Nous n'avions pas besoin d'or, mais si quelqu'un en voulait, il pouvait l'acheter pour du pain, des matières grasses ou autres provisions de bouche.

Les gens apportaient dans leur malle non seulement leurs vêtements et l'or, mais également des paquets de victuailles, des médicaments, etc... Aussi y avait-il tant de choses diverses dans la vie souterraine du camp, grâce à l' « Organisation » dont nos chefs n'avaient pas la moindre idée. C'est par ce moyen qu'on arrivait même à faire des piqûres antityphiques pour lesquelles les Allemands, eux-mêmes, manquaient de produits; et ils crevaient de typhus, contaminés par nos poux.

Peu à peu, des usines de munitions, de caoutchouc artificiel, de produits textiles étaient créées aux environs du camp et le centre de gravité du travail se transportait dans ces usines. Il était difficile de savoir quel travail était meilleur pour nous; certes, on était à l'abri des changements de temps sous le toit des ateliers, mais en revanche

on y travaillait douze heures par jour sans air et misérablement nourries, tous les jours, sans excepter le dimanche.

Il existait d'autre part des travaux privilégiés : dans les bureaux du camp, dans les dépôts, dans les baraques militaires. Seules, les personnes qualifiées dans un certain sens pouvaient prétendre à ces emplois.

L'administration du camp constituait un service où les détenues employées occupaient des fonctions très importantes pour l'organisation de notre vie intérieure. Leur choix était déterminé par les intérêts des autorités du camp. La masse des non-qualifiées maniait la pelle, la pioche ou le pic. Quant au mot d'ordre tracé à l'entrée du camp, nous l'avions modifié en lui donnant son véritable sens qui répondait au vrai contenu de notre vie :

« Arbeit macht frei
Krematorium ein, zwei, drei. »

(Le travail c'est la liberté, le crématoire un, deux, trois.)

Les jours fériés

Les dimanches et les fêtes apportaient du repos, mais pas pour nous car si d'habitude, nous n'allions pas travailler aux champs, on savait cependant si bien remplir et varier nos journées qu'il n'en restait pas beaucoup de temps pour nous-mêmes. Nous nous levions une heure plus tard que normalement. Nous passions toute la matinée jusqu'à midi à l'appel qui, ce jour-là, ajoutait encore au martyre de la station immobile debout le supplice de la sélection. C'est le dimanche qu'on procédait surtout au choix en masse de condamnées à mort.

Un petit groupe de trois ou quatre S.S. hommes et femmes parcouraient chaque colonne, chaque rangée, un visage après l'autre et chaque détenue, plus pâle et plus amaigrie que les autres, recevait l'ordre de se ranger de côté ou bien était tirée par le cou du rang. Certaines des victimes ainsi marquées pleuraient, criaient même parfois et résistaient,